

Festival international du film de Rotterdam

Marginalisation et détresse sexuelle

Guilhem Caillard

Numéro 290, mai-juin 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caillard, G. (2014). Festival international du film de Rotterdam : marginalisation et détresse sexuelle. *Séquences*, (290), 9–9.

Festival international du film de Rotterdam

Marginalisation et détresse sexuelle

Coincé entre les festivals de Sundance et de Berlin, Rotterdam continue néanmoins de s'imposer comme un événement incontournable pour les artisans du nouveau cinéma. Avec une thématique assumée sur l'Europe, le plus grand festival néerlandais a cette année fait plusieurs coups forts. Retour sur trois films notables: **Helium**, **Something Must Break** et **Eastern Boys**.

Guilhem Caillard



Something Must Break

Helium suit les pas de Frans Weeling, faisant le portrait méticuleux d'un homme qui disparaît. Le monde du gangstérisme hollandais, dans lequel Frans a longtemps évolué et dont il a même posé certains jalons, est en profond changement. Les nouveaux venus imposent leurs lois. Ce constat de faiblesse et d'exclusion est au cœur du propos. Sans faire dans le grand spectacle, le film se déroule posément: Eché Janga met tout en œuvre pour représenter le poids immense qui étouffe peu à peu son personnage. Ainsi, plus que pour son scénario commun, **Helium** compte davantage pour son maniérisme, cette accumulation propre et ordonnée de petits gestes qui font du quotidien un enfer. Janga impose un montage loin de toute approximation. Impeccables dans leurs rôles de gros bras, les acteurs le sont jusqu'au bout. Certes, les clichés reliés au répertoire du film de gangsters s'accumulent, au risque de perdre en teneur.

Mais ils sont assumés et Janga atteint sans peine le paroxysme de sa proposition. Notamment à travers la place inquiétante que le réalisateur donne aux paysages néerlandais. Ce sont ces phares et ces bords de mer à travers lesquels Frans semble si bien lire et comprendre sa lente dérive.

Du côté du cinéma suédois, **Something Must Break** (*Nanting maste ga sönder*) est le second long métrage du réalisateur Ester Martin Bergsmark. Il s'agit d'une adaptation du roman écrit par Eli Levén, le partenaire et meilleur ami du cinéaste, qui avait déjà participé à son documentaire autobiographique **She Male Snails** (*Pojkitanten*, 2012). Pour son retour, Bergsmark continue d'explorer l'univers transgenre et le thème de la solitude sentimentale. Il suit les pas de Sebastian, un jeune *trans* désespérément à la recherche d'une complicité amoureuse qu'il croit avoir trouvé dans les bras d'un punk a priori hétérosexuel. Malgré l'affranchissement de toute contrainte sociale que ce dernier revendique et sa profonde attirance envers Sebastian, ce dernier n'est pas prêt à assumer ses sentiments. En parallèle à la stagnation souffrante de cette relation, Bergsmark suit son héros dans des aventures sexuelles risquées. Souvent crues et filmées dans de sublimes ralents, ces mises en danger voulues par Sebastian ponctuent habilement le film et élèvent le cœur du discours: une aventure amoureuse mêlée d'un constat d'échec, de laquelle on sort grandit. À noter la présence de l'actrice irano-suédoise Shima Niavarani qui excelle dans le second rôle de la colocataire et confidente de Sebastian.

Eastern Boys s'est attiré les faveurs du public de Rotterdam. Robin Campillo, réalisateur de **Les Revenants** et coscénariste de Laurent Cantet, n'avait pas donné signe de vie depuis 2008. Il pose ici les bases d'un drame intimiste. L'incursion dans la sphère privée de son personnage principal, un homosexuel quarantenaire et célibataire, se fait avec un respect tangible et sans voyeurisme. La longue séquence d'ouverture abonde dans ce sens. Pour faire graduellement entrer le spectateur dans l'histoire personnelle de Daniel, Campillo jongle entre plusieurs échelles de plans en longue focale, se resserrant sur le personnage qui apparaît parmi des jeunes hommes sur un quai de gare. Ces derniers errent, comme Daniel dont les intentions sont évidentes: il sonde le terrain à la recherche de rapports sexuels marchandés et se hasarde sur un garçon ukrainien qui sera le second héros de **Eastern Boys**. Le premier échange entre les deux hommes est mêlé d'hésitation, de crainte et de détermination. Leur synergie devra naître en même temps que la confiance et c'est ce processus d'installation qui marque tout l'intérêt du film. D'abord univoque, la relation dépeinte prendra une forme inattendue. Si Campillo parvient à transformer un sujet plutôt commun en quelque chose d'inédit, c'est aussi parce qu'il s'intéresse à des communautés encore trop peu représentées dans le cinéma français. Le réalisateur a semblé-t-il mené un profond travail de documentation pour dépeindre le mode de vie de ces sans-papiers (dans des hôtels miteux où ils sont logés par la Préfecture en attente de visas) et la hiérarchisation de leurs échanges (les garçons agissent en bande guidée par le charismatique «Boss»). Ce n'est d'ailleurs pas anodin si les programmeurs de Rotterdam ont pris la décision de placer ce film dans la section Grand Tour sous la thématique «The State of Europe»: à sa façon, **Eastern Boys** tire la sonnette d'alarme.